



Nordiques

28 | 2014

Culture, genre, sexualité : Nouveaux regards nordiques
sur la citoyenneté

L'ambiguïté d'une relation amicale : Nietzsche et Strindberg

Patrick Attali



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/nordiques/6234>

DOI : 10.4000/nordiques.6234

ISSN : 2777-8479

Éditeur :

Association Norden, Bibliothèque de Caen la mer

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 127-138

ISBN : 978-2-9544654-4-9

ISSN : 1761-7677

Référence électronique

Patrick Attali, « L'ambiguïté d'une relation amicale : Nietzsche et Strindberg », *Nordiques* [En ligne], 28 | 2014, mis en ligne le 23 février 2023, consulté le 21 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/nordiques/6234> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nordiques.6234>

Tous droits réservés

L'ambiguïté d'une relation amicale : Nietzsche et Strindberg

Patrick Attali*

[...] en signe d'intelligence, de bons amis échangent ici et là une parole obscure, qui doit être une énigme pour les tiers. Et nous sommes de bons amis.

Nietzsche, *Le voyageur et son ombre*¹

RÉSUMÉ

Cet article porte sur la correspondance entre Friedrich Nietzsche et August Strindberg. Il précise en premier lieu les circonstances dans lesquelles les deux hommes se sont « rencontrés » : de fait, un intermédiaire avisé a joué, à l'arrière-plan, un rôle capital. Mais, en tentant de comprendre plus avant leurs motivations, l'équivoque « sulfureuse » de leurs desseins « misogynes » se fait jour. Deux manières de traiter la difficulté sont envisagées. D'une part, il s'agit d'examiner si les ténèbres de telles considérations ne pourraient pas être adoucies par un exercice d'interprétation qui consiste à croiser la lecture de textes du philosophe avec l'analyse d'une grande œuvre dramatique du Suédois. Nous avançons, d'autre part, l'idée que l'ambiguïté, qu'il serait vain de prétendre éliminer, peut être vue, à contre-courant de nos habitudes, comme un facteur de stimulation intellectuelle. Sous le signe de cette énigmatique incertitude, d'ailleurs, l'amitié entre ces auteurs nous apparaîtra plus riche de sens philosophique.

ABSTRACT

This paper is concerned with the correspondence between Friedrich Nietzsche and August Strindberg. It specifies first the circumstances in which both men "encountered" themselves: in fact, an informed intermediary played, in the background, a major role. But, by trying to understand more profoundly their motivations, the "sulphurous" ambiguity of their "misogynous" intentions appears. Two manners to handle such a difficulty are studied. On the one hand, the issue at stake is to estimate to what extent the darkness of such considerations can be decreased thanks to the exercise of interpretation which consists in crossing the reading of texts of the philosopher with the analysis of an important dramatic work of the Swede. We move, forward, on the other hand, the idea that ambiguity, which it would be vain to claim to clear up, can be seen, against the current of our habits, as a factor of intellectual stimulation. Under the sign of this enigmatic uncertainty, moreover, the friendship between these authors will seem to us richer in philosophical sense.

* Patrick Attali est professeur agrégé de philosophie, docteur ès-Lettres, et chargé de cours à l'université de Rouen. Il est l'auteur d'une étude consacrée à la conception nietzschéenne de l'amour intitulée : « Par-delà tout ce qu'on a vu dans l'"amour" » (*Nietzsche-Studien*, n° 42, 2013).

1 Friedrich Nietzsche, *Le voyageur et son ombre* [titre original : *Der Wanderer und sein Schatten*], in *Œuvres philosophiques complètes*, t. III, *Humain, trop humain*, 2, trad. Robert Rovini modifiée, Paris, Gallimard, 1988, p. 172-173.

INTRODUCTION : L'INTÉRÊT D'UNE RENCONTRE

Nietzsche (1844-1900) et Strindberg (1849-1912) entrent en correspondance à la fin de l'année 1888. Abordant le thème de leur relation épistolaire, un Bourgeois gentilhomme d'aujourd'hui aura peut-être l'espoir naïf d'y trouver la révélation de quelques secrets de personnalité. Mais cette attente risque d'être rapidement déçue.

La conversation littéraire des deux auteurs pourrait bien susciter la perplexité au lieu de piquer la curiosité. Leurs lettres, qui sont de plus en plus courtes, font référence, pour l'essentiel, aux œuvres récemment publiées, ainsi qu'à leur réception contemporaine. La compréhension du contexte fait alors défaut et donne l'impression d'entendre un langage codé. Le style des missives, laconique et elliptique, suggère l'existence d'une connivence partagée, mais *a priori* difficilement déchiffrable.

Il faut donc se garder de faire de la « psychologie » ordinaire la clef du soi-disant mystère.

Si l'on accepte, toutefois, de porter un regard plus froid sur l'événement, cette correspondance ne manque pas d'intérêt et d'enseignements.

Pour éclairer le premier plan de la scène, nous cherchons ici à expliquer comment Nietzsche et Strindberg se sont rencontrés. Pour lever le rideau de fond, nous tentons de déterminer les raisons qui les ont poussés à le faire. L'interprétation en est délicate ; elle touche à des questions embarrassantes. En contribuant à dissiper quelque peu l'obscurité et les équivoques de leurs desseins polémiques, de leur combat contre l'émancipation féminine en particulier, sans prétendre nullement épuiser un sujet aussi délicat, nous entendons, obliquement, jeter quelque lumière sur leur affinité ainsi que sur l'énigme de leur amitié.

BRANDES, « L'ENTREMETTEUR »

Parler de « rencontre » relève évidemment du langage imagé. Nietzsche et Strindberg ne se sont jamais vus, au sens propre du terme. En pénétrant leurs œuvres respectives, la reconnaissance mutuelle s'est produite. Leur intelligence a été, selon nous, aiguillonnée par l'idée nettement favorable que chacun s'est fait alors de l'autre².

2 La lecture que nous proposons de l'événement se démarque complètement de celle d'Elena Balzamo. Il ne nous semble pas que l'intérêt que se portent ces deux auteurs soit « d'ordre moins intellectuel qu'affectif », que Nietzsche lise les œuvres de Strindberg seulement pour le plaisir de la lecture, et qu'il s'agisse, *uniquement*, par ce biais, pour l'un *comme* pour l'autre, de « rompre l'isolement », et de « faire barrage au "désert qui s'accroît" » (*Brandes – Strindberg – Nietzsche : la quadrature du triangle*, in *Grands courants d'échanges intellectuels. Georg Brandes et la France, l'Allemagne, l'Angleterre* (Acte de la 2^e conférence internationale Georg Brandes 2008), A. Bourguignon, K. Harrer, J. Stender Clausen (éd.), Berne, Peter Lang, 2010, p. 78). Cela ne nous empêche pas de rendre hommage au travail effectué par Elena Balzamo : grâce à elle, surtout, l'ampleur de l'œuvre de Strindberg commence à être mieux appréciée en France.

Or, un habile diplomate a suscité en chacun d'eux l'envie mutuelle de se lire et de se découvrir.

Nietzsche vit alors à Turin ; et Strindberg, à la suite de son séjour en France, réside provisoirement au Danemark, à Holte précisément. Ces deux grands épistolaires ont créé auparavant autour d'eux, dans une certaine mesure, un phénomène européen de publicité et de curiosité intellectuelles. C'est donc par le truchement d'une connaissance commune que l'affaire va se nouer.

L'homme en question s'appelle Georg Brandes ; il admire leur génie. Il va devenir, au long de l'année 1888, un correspondant assidu. Dès le printemps, cet « éminent professeur de philosophie, juif libéral et intellectuel cosmopolite »³ donne à Copenhague des conférences sur le travail du philosophe⁴. Grâce à lui, en particulier, Nietzsche est initié à la connaissance des hommes et des débats d'idées importants de Scandinavie.

En avril 1888, le grand critique danois attire une première fois l'attention de Nietzsche sur l'importance des travaux de Strindberg⁵. Le conseil reste cependant lettre morte : Nietzsche ne parle pas le suédois⁶. Strindberg, de son côté, rencontre inopinément, en mai 1888, Georg Brandes dans un square de Copenhague ; il le voit plongé dans la lecture d'un ouvrage du philosophe allemand : apostrophant alors l'écrivain, livre à la main, le Danois se serait exclamé : « c'est un homme pour vous ! »⁷. Strindberg n'en disconvient pas.

Brandes insiste parallèlement auprès de son interlocuteur turinois. Dans sa missive du 6 octobre 1888, il informe amicalement Nietzsche de son initiative : il a remis un exemplaire du *Cas Wagner (Der Fall Wagner)*, l'ouvrage que vient de publier le philosophe, à August Strindberg. Ce dernier est présenté comme un admirateur. Ce serait même « un authentique génie, seulement un peu fou comme les plus grands génies (ou non-génies) »⁸.

3 Dorian Astor, *Nietzsche*, Paris, Gallimard, 2011, p. 331.

4 Curt Paul Janz, *Nietzsche. Biographie* [titre original : *Friedrich Nietzsche - Biographie*, Munich – Vienne, Carl Hanser Verlag, 1978-1979], t. III, *Les dix années du libre philosophe*, trad. Pierre Rusch et Michel Vallois, Paris, Gallimard, 1985, p. 318-321.

5 Lettre de Georg Brandes à Nietzsche n° 533 du 3 avril 1888. Voir Friedrich Nietzsche, *Kritische Gesamtausgabe Briefwechsel [KGB]*, III/6, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 1984, p. 185. Trad. de Yannick Souladié, in Friedrich Nietzsche, *Dernières lettres. Hiver 1887-Hiver 1889*, Paris, Manucius, 2011, p. 101, note 2.

6 Lettre de Nietzsche à Georg Brandes du 10 avril 1888, in Friedrich Nietzsche, *Dernières lettres. Hiver 1887-Hiver 1889*, *op. cit.*, p. 101.

7 Michael Meyer, *Strindberg* [titre original : *Strindberg. A Biography - England 1985*], trad. André Mathieu, Paris, Gallimard, 1993, p. 268-269.

8 Lettre de Georg Brandes à Nietzsche n° 586 du 6 octobre 1888 : Friedrich Nietzsche, *KGB*, III/6, *op. cit.*, p. 320 : c'est nous qui traduisons.

TROIS ŒUVRES DE STRINDBERG

L'insistance de Brandes finit par payer. Nietzsche va prendre connaissance de quelques livres du « génie ». Nous savons de quelles œuvres il s'agit précisément.

Ce sont d'abord les récits regroupés sous le titre *Les mariés*⁹ que le philosophe est amené à lire, très précisément le 18 novembre 1888¹⁰.

D'autre part, il prend profondément connaissance, à la même époque, d'un drame strindbergien¹¹, dont le publiciste danois lui a également vanté les mérites. Il décèle très rapidement, à cette lecture, l'intérêt tant artistique que philosophique de cette pièce, *Le père (Fadren)*¹². À l'instigation de Brandes, elle lui a été transmise par son auteur, dans une traduction française de Georges Loiseau¹³.

Enfin, Strindberg fait parvenir directement à Nietzsche, le 27 décembre 1888¹⁴, soit peu avant l'interruption de leur échange de lettres, une autre de ses œuvres, *Remords (Samvetskal)*. Le philosophe lit ce texte à la fin de l'année 1888.

Au total, Nietzsche a lu principalement trois œuvres du Suédois, toutes trois en traduction française.

LECTURES PHILOSOPHIQUES DE STRINDBERG

La position de l'écrivain à l'égard des œuvres de Nietzsche n'a rien d'équivalent. Car, avant même d'entrer en correspondance, il s'est déjà frotté à ses idées. Selon

9 Il s'agit de la première édition française de l'ouvrage, parue en 1885, et dans une traduction de Jules Henri Kramer (August Strindberg, *Les mariés. Douze caractères conjugaux*, Lausanne – Paris, Benda & Belhatta – Thomas Éditeurs, 1885). Il faut noter que le titre du livre est légèrement différent de celui qui a cours dans la version qui est aujourd'hui la plus usitée (*Mariés !* [titre original : *Giftas !*], trad. Pierre Morizet et Eva Ahlstedt, Arles, Actes Sud, 1986). En outre, cette édition ne comporte ni l'importante *Préface*, ni les deux *Interviews* que l'auteur a insérées au début de son livre.

10 Nietzsche mentionne explicitement cette œuvre dans deux de ses lettres : l'une qu'il destine à Heinrich Köselitz (Lettre du 18 novembre 1888, trad. L. Servicen, in Friedrich Nietzsche, *Lettres à Peter Gast*, Paris, Christian Bourgois, 1981, p. 556) et l'autre qu'il envoie à Georg Brandes (Lettre du 20 novembre 1888, trad. Catherine Perret, in Friedrich Nietzsche, *Dernières Lettres*, Paris, Rivages poche, 1989, p. 97-98).

11 Lettres de Brandes à Nietzsche n° 606 du 16 novembre 1888 (*KGB*, III/6, *op. cit.*, p. 353) et n° 612 du 23 novembre 1888 (*KGB*, III/6, *op. cit.*, p. 361).

12 Nous suivons la recommandation expresse de Régis Boyer sur la traduction du titre de cette pièce : « *Fadren* et non *Fader*, la précision mérite d'être apportée, tant il est clair que l'article, avec sa valeur générique, importe ici », in August Strindberg, *Mademoiselle Julie et Pélican*, Paris, Garnier Flammarion, 1997, *Présentation*, p. 4.

13 August Strindberg, *Père et Paria*, trad. Georges Loiseau, précédés d'une lettre d'Émile Zola à Strindberg du 14 décembre 1887, Paris, 1888 (voir la note n° 2, p. 445, de Marc B. de Launay, in Friedrich Nietzsche, *Lettres choisies*, Paris, Gallimard, 2008).

Après l'avoir lue deux fois, Nietzsche affirme, dans sa lettre à l'écrivain suédois du 27 novembre 1888 (Lettre n° 1160, *KGB*, III/5, *op. cit.*, p. 493), qu'il a été profondément ému et « surpris au-delà de toute mesure » en découvrant cette pièce ; il ajoute qu'elle exprime de manière grandiose sa propre conception de l'amour. Nous reprenons la traduction française de Yannick Souladié, in Nietzsche, *Dernières lettres. Hiver 1887-Hiver 1889*, *op. cit.*, p. 188.

14 Voir Strindberg, E. Balzamo (dir.), Paris, L'Herne, 2000, p. 151.

Elena Balzamo, on dénombre, parmi ses lectures, celle de *Par-delà bien et mal* (*Jenseits von Gut und Böse*), en 1886 et celle de *La généalogie de la morale* (*Zur Genealogie der Moral*), en 1887¹⁵. Praticquant l'allemand, il a pu méditer par la suite, en 1888, *Le cas Wagner* (*Der Fall Wagner*)¹⁶ ainsi que le *Crépuscule des idoles* (*Götzen-Dämmerung*)¹⁷.

L'INTERRUPTION DE LA CORRESPONDANCE

Ajoutons que la relation va s'interrompre brutalement pour des raisons qui sont indépendantes de la volonté de l'un et de l'autre.

Nietzsche découvre en effet les œuvres de Strindberg très tardivement, après avoir rédigé l'essentiel de ses textes majeurs, et notamment au cours de l'ultime phase de relecture et de révision d'*Ecce homo*¹⁸. Le rythme de la correspondance avec Strindberg, amorcée le 27 novembre, s'accélère jusqu'au début de l'année suivante, soit dans les dernières semaines de la vie lucide du philosophe, juste avant son « effondrement » de janvier 1889. Le fait introduit une rupture, qui déconcerte d'ailleurs Strindberg.

UNE COMMUNION DANS LA MISOGYNIE ?

Tentons à présent d'apprécier la portée de cette rencontre en écarquillant les yeux pour en scruter l'arrière-plan, quitte à jeter un regard indiscret.

La relation épistolaire a été rendue possible grâce à Brandes. Mais comment s'y est-il pris pour intéresser plus particulièrement les deux hommes l'un à l'autre ? L'honnête déférence à laquelle l'oblige la considération de leur « génie » ne suffit pas, semble-t-il, à expliquer ce succès.

Le professeur danois a vraisemblablement su pressentir, parmi les causes qui leur sont communes, celles qui sont suffisamment liantes pour sceller la rencontre. Or, s'il est un thème qui revient souvent dans la correspondance, c'est bien celui du combat contre « la femme » et contre son émancipation moderne.

Brandes fait ainsi miroiter au philosophe que Strindberg a quelque affinité avec la tournure particulière de sa philosophie en raison notamment de la « misogynie »

15 August Strindberg : *Le sacré romantique de Rånö* [titre original : *Den romantiske klockaren på Rånö*]. Voir postface d'Elena Balzamo (*L'orgue de rêve d'Alrik*, Paris, Viviane Hamy, 1999, p. 91).

16 Lettre de Strindberg à Georg Brandes du 2 octobre 1888, in August Strindberg, *Correspondance II* (1885-1894), choix, présentation et traduction par Elena Balzamo, Paris, Zulma, 2012, p. 212 (voir la note n° 196, p. 486).

17 Lettre de Nietzsche à Strindberg du 24 novembre 1888. Voir Friedrich Nietzsche, *Dernières lettres. Hiver 1887-Hiver 1889*, op. cit., p. 185.

18 Voir Jean-Claude Hémerly, *Notes et variantes de Ecce homo*, in Friedrich Nietzsche, *L'antéchrist suivi de Ecce homo*, Paris, Gallimard, 1974, p. 281.

du Suédois¹⁹ ; et, de l'autre côté, le publiciste danois devine que l'inclination de Strindberg pour les écrits de Nietzsche tient en partie à la détection des traces de « haine des femmes » dans les écrits du philosophe²⁰.

Il semble donc qu'il y ait là une communauté de visées très troublante.

UN TEXTE « SULFUREUX » DE NIETZSCHE

Si l'on envisage, d'abord, celui des deux hommes présumé le plus « sage », à savoir Nietzsche, il y a de grandes chances que l'ensemble de ses propos sur « la femme » ne nous paraisse guère marqué au coin de la « sagesse ».

Tentons une téméraire plongée dans les profondeurs ténébreuses de ses sarcasmes. Lisons un aphorisme de 1882, extrait du *Gai savoir (Die fröhliche Wissenschaft)*.

La force des faibles. — Les femmes sont expertes à exagérer leurs faiblesses, elles sont même inventives en faiblesses dans le but de se faire passer tout entières pour des ornements fragiles que blesse un simple grain de poussière : leur existence doit faire sentir à l'homme sa grossièreté et la faire peser sur sa conscience. C'est ainsi qu'elles se défendent contre les forts et tout « droit du plus fort »²¹.

La tournure de cette pensée appelle, en première approche, la réprobation. On dirait que l'auteur raille insidieusement la féminité, et de manière éminemment surannée. D'aucuns se diront qu'il donne complaisamment dans une certaine verdeur acrimonieuse, dont témoigne en outre la première des « Sept petites maximes sur la femme » de *Par-delà bien et mal (Jenseits von Gut und Böse)* : « Comme s'envole le plus ferme ennui, si un homme rampe à nos pieds ! »²²

Des interrogations outrées montent alors à nos lèvres : n'y a-t-il pas là une façon de mettre en cause la mauvaiseté de la femme, en général ? De stigmatiser sa rouerie ou sa perfidie ? Et d'occulter ce que l'histoire et l'actualité sont censées nous apprendre, au rebours ?

19 Voir la lettre de Georg Brandes à Nietzsche (n° 612 du 23 novembre 1888 : *KGB*, III/6, *op. cit.*, p. 361-362).

20 Nous nous appuyons de nouveau sur une missive de Georg Brandes à Nietzsche dans laquelle il est question de Strindberg : il s'agit de la lettre n° 606 du 16 novembre 1888 (in *KGB*, III/6, *op. cit.*, p. 353). Brandes écrit : « L'extravagant Suédois s'appelle August Strindberg ; il habite ici. Sa résidence est à Holte, près de Copenhague. Il vous aime particulièrement parce qu'il pense trouver chez vous sa haine des femmes [*er meint seine Frauenhass bei Ihnen zu finden*]. » [C'est nous qui traduisons.]

21 *Le Gai savoir* [titre original : *Die fröhliche Wissenschaft*], § 66, trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion, 2000, p. 117.

22 Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal* [titre original : *Jenseits von Gut und Böse*], § 237, trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion, 2000, p. 210.

SCANDALE ?

À ce stade, il convient toutefois de prendre du recul.

L'indignation, aussi légitime qu'elle puisse paraître, ne doit peut-être pas avoir le dernier mot. Nietzsche se défend d'être un « fanatique »²³ : *a fortiori* se garde-t-il de « faire de la provocation ». Certes, il sait que son propos risque de choquer ; nombre de ses écrits le disent à mots couverts ou explicitement ; mais cela ne l'empêche pas de persister.

Pour se faire en partie à ses raisons, un texte, extrait de ses *Fragments posthumes*, est à envisager. Évoquant sa rencontre avec des lecteurs du futur, Nietzsche affirme sa ferme conviction :

[...] jamais [...] le doute ne m'est venu que mes écrits ne dussent vivre plus longtemps que moi. Et s'il m'est arrivé de songer à des lecteurs, ce ne fut jamais qu'à quelques isolés, dispersés au long des siècles : d'autant qu'il n'en va pas de moi comme du chanteur d'opéra à qui seule une salle comble rend la voix alerte, l'œil expressif, la main éloquente²⁴.

Cette dernière image invite à la réflexion. Le philosophe compare sa propre situation d'auteur, qui se figure des lecteurs à venir, avec celle d'un chanteur d'opéra. Ce dernier, conscient de sa notoriété et soucieux de la préserver, fait face à un public qui, lui, est physiquement présent.

L'opposition est claire. Celui qui chante ainsi serait enclin à la complaisance et à la démagogie, parce qu'il ressent de plus en plus le besoin d'être gratifié de signes tangibles de la reconnaissance générale pour jouir effectivement de ses dons lyriques. La tentation de transiger avec la pureté des principes artistiques le guette.

On peut donc supposer que c'est précisément par souci de liberté d'esprit, pour éviter de compromettre la rigueur de sa pensée, que Nietzsche prend le risque de ne pas plaire. Une lecture minutieuse de ce qu'il écrit s'impose en conséquence : l'accès à l'intelligence de sa philosophie est soumis à des exigences draconiennes dont il est conscient. Les connaisseurs de cet auteur, réputé difficile, nous le disent par ailleurs. L'indépendance intellectuelle, que Nietzsche cultive presque jusqu'au paroxysme, le pousse à « mettre à distance le mauvais lecteur »²⁵. On dirait qu'il s'agit pour lui de « se rendre “incompréhensible” à l'égard [...] »

23 Friedrich Nietzsche, *Ecce homo. Préface*, § 4, trad. Éric Blondel, Paris, Flammarion, 1996, p. 50.

24 Friedrich Nietzsche : *Fragment posthume 15[58]* de l'automne 1881. Voir *Nachgelassene Fragmente 1880-1882. Kritische Studienausgabe (KSA)* 9, G. Colli et M. Montinari (éd.), Berlin – New York, Deutscher Taschenbuch Verlag – de Gruyter, 1988, p. 654. Trad. française de Pierre Klossowski, in *Cœuvres philosophiques complètes*, t. V, *Le gai savoir et Fragments posthumes 1881-1882*, Paris, Gallimard, 1982, p. 530.

25 Céline Dénat, Patrick Worling, *Vocabulaire Nietzsche*, Paris, Ellipses, 2012, p. 10.

justement des lecteurs trop peu attentifs aux spécificités et à la nouveauté de ses usages linguistiques »²⁶.

Le pari difficile que nous essayons de relever consiste, donc, à esquisser une exégèse de propos du philosophe, sans pour autant tomber dans une benoîte complaisance à son égard, mais sans prétendre, non plus, écarter d'un revers de main l'ambiguïté de ce qu'il dit, *dans ce qu'elle peut avoir précisément de fécond*.

Pour s'aviser de cette fécondité, l'étude de la pièce de Strindberg qui a recueilli ses suffrages s'avère intéressante.

LA TRAGÉDIE LE PÈRE (*FADREN*)²⁷

Cette pièce donne une image profonde d'une tension dramatique qui ne cesse d'enfler continûment au long des trois actes de son développement.

Prenons-en connaissance²⁸.

Elle présente les péripéties d'un conflit entre deux volontés farouchement rivales. Il s'agit de la compétition pour le pouvoir qui oppose un homme (Le capitaine) à son épouse (Laura), au sein d'un ménage formé de longue date. Ici, la proximité intime n'amoindrit nullement un franc-parler tout à fait caractéristique, qui se dévoile dans la façon dont l'un et l'autre évoquent les affaires conjugales et leurs inévitables pommes de discorde. Le contentieux se noue à propos de l'éducation de leur fille Bertha, une adolescente « saine et sympathique, éveillée, pleine de vie » ainsi que la présente l'auteur²⁹. Le capitaine estime qu'elle doit quitter le foyer, s'émanciper des influences conjuguées de toutes les personnes qui l'entourent, et devenir institutrice. L'épouse, quant à elle, tient à ce qu'elle reste à la maison et y développe ses talents artistiques.

Au terme de ce bras de fer impitoyable, où l'entourage intervient sans cesse, surtout à l'instigation malicieuse de Laura, c'est elle qui arrive à faire prévaloir magistralement ses vues. Elle affaiblit d'abord psychologiquement le capitaine. Grâce à l'artifice consistant à jeter dans son âme un doute profond sur la légitimité de sa paternité hautement revendiquée, elle le met petit à petit sous sa tutelle psychique : il en vient à ressasser ce qui apparaîtra, aux yeux des tiers, comme des « idées fixes »³⁰, à ruminer les conséquences de l'éventuelle infidélité de son épouse au moment de la conception de l'enfant. Parallèlement, l'héroïne féminine

²⁶ *Ibid.*, p. 11.

²⁷ Voir August Strindberg, *Théâtre complet 2*, trad. Arthur Adamov, Paris, L'Arche, 1982, p. 229-280.

²⁸ Voir Karin Hoff : « "Un agréable vent du Nord". Nietzsche et Strindberg en conversation », *Arcadia*, n° 39/1, 2004, p. 55-69. C'est nous qui traduisons.

²⁹ Lettre de Strindberg à Axel Lundegård du 17 octobre 1887, trad. Carl Gustaf Bjurström, in *Théâtre complet 2, op. cit.*, p. 559.

³⁰ C'est ainsi que la chose est présentée par le médecin de la famille, le docteur C Estermark, dans l'acte III, scène 3, in *Théâtre complet 2, op. cit.*, p. 270.

parvient, par suite d'un acte de violence qu'il a commis sur elle, en étant poussé à bout par elle, à liguer tous ses proches contre son mari. Ayant habilement étayé un soupçon qu'il a lui-même eu auparavant, relativement à son équilibre mental, et répandu la nouvelle du danger qu'il représente en la circonstance, elle lui fait faire enfiler à son insu une camisole de force. À la fin, neutralisé, anéanti, il s'effondre. C'est ainsi que s'accomplit ce que Strindberg appelle, d'une formule frappante, un « meurtre psychique »³¹.

LUMIÈRES SUR QUELQUES PROFONDEURS DE L'ÂME

Voyons à présent comment il est possible, du point de vue de la « psychologie », telle que le philosophe la conçoit³², d'expliquer l'issue d'un conflit qui n'est pas sans lien avec l'essence même de l'amour.

Rappelons d'abord ce que dit en substance Nietzsche, à propos de « la force des faibles » :

Les femmes sont expertes à exagérer leurs faiblesses, elles sont même inventives en faiblesses dans le but de se faire passer tout entières pour des ornements fragiles que blesse un simple grain de poussière : leur existence doit faire sentir à l'homme sa grossièreté et la faire peser sur sa conscience³³.

Songons aussi que le philosophe s'intéresse vivement à la pièce de Strindberg en raison de la manière dont il la voit concorder avec sa propre conception. Il définit en effet l'amour ainsi : « dans ses moyens, la guerre, en son principe la haine à mort entre les sexes »³⁴.

L'analyse de la situation exposée dans la tragédie, en prenant pour clef de lecture toutes ces remarques d'allure si sarcastique, réclame donc un sens aigu des nuances. Mais, de ce croisement des perspectives d'interprétation, résulte un gain de sens et d'intelligence. Quelles sont ces nouvelles lumières ?

Il est question de l'atout conquis par « la femme », envisagé comme type d'être vivant, dans la compétition incessante pour la puissance ; l'émulation en question forme, selon le philosophe, la trame même des rapports entre êtres vivants ; en outre, on ne saurait l'analyser valablement qu'en se plaçant au-delà des jugements moraux, c'est-à-dire « par-delà bien et mal ».

31 L'écrivain suédois a écrit un article sur ce thème en 1887 : voir à ce sujet Alfred Jolivet, *Le théâtre de Strindberg*, Paris, Boivin & Cie, 1931, p. 145-148.

32 *Par-delà bien et mal* [titre original : *Jenseits von Gut und Böse*], § 23, trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion, 2000, p. 71.

33 *Le Gai savoir* [titre original : *Die fröhliche Wissenschaft*], § 66, trad. Patrick Wotling, Paris, Flammarion, 2000, p. 117.

34 Voir la lettre de Nietzsche à Strindberg, déjà mentionnée, du 27 novembre 1888 (n° 1160, *KGB*, III/5, *op. cit.*, p. 493). On trouve une autre mention littérale de cette formule dans *Ecce homo*, *op. cit.*, p. 99. Pour une étude détaillée, nous renvoyons à notre article « Par-delà tout ce qu'on a vu dans l'"amour" », *Nietzsche-Studien*, n° 42, 2013, p. 127-143.

Ainsi « la femme » serait-elle parvenue à se faire passer pour plus faible qu'elle ne l'est en réalité. Cela ne veut pas dire, évidemment, pour Nietzsche, qu'elle soit totalement dénuée de faiblesses : mais, un ensemble de croyances, enracinées dans les mœurs, et en quelque sorte intériorisées, prévalent généralement dans les esprits et paralysent la clairvoyance. En les manipulant, en usant avec art de leur pouvoir de conviction, « la force de la faiblesse » s'impose.

Dans le cas de l'héroïne de *Père*, on a affaire précisément à une de ces « natures », pleines de ressources, qui savent en tirer parti à merveille.

Son objectif est clairement indiqué dès le premier acte³⁵. En relisant la pièce, on se rend compte en effet que l'épouse suggère, dès l'orée du drame, qu'une fois déchu de ses prérogatives de chef de famille, son mari ne pourra plus s'opposer à ses vues sur l'avenir de leur enfant. Il s'agit donc de le neutraliser³⁶. Or, comme tout un chacun autour d'elle est convaincu par l'évidence de la fragilité féminine et persuadé de l'impérieux devoir qui en résulte, la force morale de cette double conviction entraîne la faillite de la lucidité. On ne voit pas que le degré de sa propre vulnérabilité n'est pas *aussi* élevé qu'on se le figure.

Ainsi, pour parvenir à ses fins, Laura perçoit d'abord, tacitement, le fait en question, à savoir que les esprits qui l'entourent la voient elle-même comme la victime potentielle de la violence d'un « dangereux » mari. Et elle pressent ensuite qu'un homme de la trempe du capitaine, tout respectable qu'il paraisse, déchoira aux yeux de tous dès lors qu'il aura été suspecté d'attenter au respect sourcilieux dû à l'être « faible ». Pour avoir dépassé les bornes, il perdra tout crédit.

Un détail capital dénote la valeur de ses anticipations et la force de l'ascendant qu'elle parvient à conquérir : lorsque à la fin de la pièce, l'époux, affaibli, enserré pitoyablement dans sa camisole de force, demande à un de ses soldats de venir à son secours, et de jeter dehors, de vive force, sa femme, cette « créature de Satan »³⁷, son subordonné, qui est normalement voué à le protéger, refuse d'obéir. Et il avance, pour sa défense, l'argument suivant : « on ne peut pas porter la main sur une femme. [...] C'est exactement comme si vous m'ordonniez de frapper monsieur le pasteur [le frère de Laura]. Ça vous tient au corps comme la religion. Je ne peux pas... »³⁸. Le capitaine, qui semblait pourtant assuré de ses prérogatives de père et d'époux au départ, se voit donc finalement condamné à l'impuissance : et, cela, en raison d'un soupçon de culpabilité lancinant qui le souille moralement, celui d'attenter à une condition de faiblesse protégée par un scrupule d'ordre

35 Laura au capitaine : « Je vais m'appliquer à contrecarrer ton projet. » (Acte I, scène 6, in *Théâtre complet 2, op. cit.*, p. 248).

36 Laura au capitaine : « [...] j'éduquerai ma fille comme je l'entends, sans me soucier de tes divagations. » (Acte II, scène 5, *Théâtre complet 2, op. cit.*, p. 265).

37 Acte III, scène 7, *Théâtre complet 2, op. cit.*, p. 279.

38 Acte III, scène 7, *Théâtre complet 2, op. cit.*, p. 276.

religieux, un scrupule suffisamment puissant pour inhiber l'énergie de l'homme qui est censé assurer sa protection.

RÉVISER NOTRE JUGEMENT SUR L'« AMBIGUÏTÉ »

On se gardera de tirer quelque conclusion hâtive de cette interprétation. L'étude des conditions qui prévalent dans les rapports entre hommes et femmes ne saurait évidemment être faite du seul point de vue de cette pièce. Qui ne verrait dans l'œuvre tragique en question qu'une doublure, plus ou moins poétisée, de réalités sociales contemporaines ferait très vraisemblablement fausse route.

Mais tout cela signifie aussi que les considérations de nos deux auteurs sont foncièrement décalées, par rapport à leur temps, comme par rapport au nôtre. Aux yeux d'aujourd'hui, elles sembleront même très *ambivalentes*, très *ambiguës*.

Mais que veut-on dire au fond par là ?

La perception du sens des termes « ambiguë » et « ambiguïté » est souvent affectée d'une nuance confusément péjorative. Face à des données embarrassantes ou à des symboliques qui résistent à la compréhension immédiate, un soupçon d'agacement fait alors juger les choses ainsi. La formule est expédiente.

Une forme particulière de « sagesse » consiste, ici, à questionner radicalement nos propres manières de nous exprimer et de réagir. Car, faut-il occulter, bannir même toutes les énigmes de l'art et de la réalité, celles que font miroiter nos deux auteurs, sous prétexte qu'elles sont délicates à saisir, voire qu'elles nous dérangent ? L'ambiguïté ne demande-t-elle pas à être reconsidérée plus profondément, comme le suggère allusivement Strindberg dans ses *histoires de mariage*³⁹ ?

DES SIGNES AMBIGUS... D'AMITIÉ

L'ambiguïté pourrait, à ce compte, auréoler sous un autre jour les auspices sous lesquels nous plaçons la rencontre entre Nietzsche et Strindberg.

De même, en effet, qu'« en signe d'intelligence de bons amis échangent ici et là une parole obscure, qui doit être une énigme pour les tiers »⁴⁰, semblablement, la

39 Comme si de rien n'était, l'écrivain suédois met dans la bouche d'un des personnages de la première nouvelle (*La récompense de la vertu*. Titre original : *Dygdens lön*), une maxime, imputée à Talleyrand, et qui sonne de façon très équivoque, un peu comme une énigme : « la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée » (August Strindberg, *Mariés !* [titre original : *Giftas !*], *op. cit.*, p. 45. Remarquons qu'on trouve une formule à peu près similaire dans l'édition de 1885 à laquelle Nietzsche a eu affaire, in *Les mariés*, *op. cit.*, p. 28). L'écrivain semble vouloir signifier la difficulté du travail du psychologue, à savoir le fait de devoir traquer le sens de ce que veulent dire au fond les personnages par-delà les déguisements ambigus dont leurs desseins sont affublés et de ce qu'ils en disent consciemment.

40 Friedrich Nietzsche, *Le voyageur et son ombre* [titre original : *Der Wanderer und sein Schatten*], in *Œuvres philosophiques complètes*, t. III, *Humain, trop humain*. 2, *op. cit.*, p. 172-173. Voir notre épigraphe.

signification voilée des paroles que se lancent ces deux individus, à la croisée des chemins de leur histoire, apparaîtra, certes, énigmatique aux profanes.

Mais il s'agit là de la naissance d'une *amitié*, sous réserve de comprendre cette dernière autrement qu'on ne le fait habituellement. Les signes qui la dénotent, ceux qu'ils se sont échangés, ont en effet bien des sens.

Nous trouvons, sous la plume de Nietzsche, un texte qui donne les grandes lignes d'une méthode de déchiffrement. Au paragraphe 421 d'*Aurore (Morgenröte)*, le philosophe attire notre attention sur le parti pris singulier de certains hommes : selon lui, ils refusent d'être vus comme on aspire communément à l'être. À la vanité ordinaire et aux faux-semblants, ils préfèrent, pour leur part, une manière très différente de se représenter, plus indirecte, mais également plus mystérieuse. Ils « refusent d'être vus autrement que comme une lueur filtrant à travers d'autres »⁴¹.

Appliquons cette exigence d'intelligence subtile à l'éclaircissement du fin mot de notre énigme, celle que constitue la rencontre du philosophe et de l'écrivain. Une leçon pourrait alors en ressortir : en vérité, les diverses facettes de l'âme ou de la personnalité de l'un, difficiles à observer si l'on s'en tient à lui seul, deviennent plus aisément perceptibles au travers du reflet transfiguré que l'autre en donne. C'est l'ami qui le dévoile lui-même, indirectement, grâce à un filtrage lumineux très original. Dès lors, à nos yeux plus éclairés, la quintessence de leurs pensées respectives apparaît plus aisément compréhensible, ou moins impénétrable, au fil du décryptage de ce qu'ils se sont signifié mutuellement.

En examinant une convergence de vues apparemment très ambiguës, à l'arrière-plan de l'échange épistolaire, la méthode a été mise à l'épreuve. Nous avons tenté, grâce à elle, de mieux comprendre, au fond, la particularité de leur relation amicale.

Au bout du compte, certes, toutes les réticences n'auront peut-être pas été levées. Ce Bourgeois gentilhomme d'aujourd'hui, dont nous avons parlé pour commencer, éprouvera probablement, une fois désillusionné, un sentiment vaguement désagréable : deux âmes, réputées à part, ne se sont-elles pas accordées sur le dos des idéaux consacrés de notre temps ?

Mais pourquoi ne deviendrait-il pas plus philosophe en ayant un état d'esprit plus intempestif à l'égard d'aujourd'hui ? Voilà la question profonde que nous posent aussi ces deux auteurs.

41 Friedrich Nietzsche, *Aurore* [titre original : *Morgenröte*], § 421, in Friedrich Nietzsche, *Œuvres philosophiques complètes*, t. IV, *Aurore et Fragments posthumes 1879-1881*, trad. Julien Hervier, Paris, Gallimard, 1982, p. 226.